

Comme les Alamitous babyloniens.

François a dû dans une autre vie parcourir les steppes enneigées du Canada, les forêts africaines, enfin de toutes ces régions, tous ces pays où les hommes et les arbres vivent ensemble, s'entendent et s'écoutent. Où les arbres montent très haut mais où les hommes les respectent et les aiment.

Le travail de François Lelièvre, qui prend sa source dans la reconnaissance de la nature, serait plus proche *des totems pole Tlingit d'Alaska, des échelles Dogon des falaises de Bandagiara ou du Spirit of the Bastille* de Max Ernst que des arbres écorchés de Penone. Car ce tenant de l'Arte Povera ne recherche, lui, qu'un simulacre de sculpture.

François enquête, choisit son arbre, sa branche. Il choisit à travers la structure du végétal ce qui l'amènera à façonner la forme définitive. Pour cela, il en capte l'énergie, les intimes vibrations, les nœuds, les blessures. En d'autres temps, les charpentiers de marine opéraient de la même façon. Ils plantaient, surveillaient, regardaient grandir leurs forêts devenir mats, carènes, étambots.

Si l'on ressent au travers *des sculptures mats* de François ce même amour pour le matériau bois, cette passion pour le travail bien fait, je dirais ce travail du sensible, c'est parce que l'apprentissage a été long, raisonné. Presque comme un compagnonnage. Un compagnonnage tout en finesse et retenue. Bien loin des modes, des diktats des écoles d'Art. Le travail de mature (maturation) de François prend sa source dans plusieurs lieux, plusieurs temps de la culture humaine. A la fois celle, très lointaine, des peuples d'Amérique du Nord, mais aussi de notre culture Gauloise qui commence à réapparaître timidement aujourd'hui.

Ces sculptures d'ordre chamanique sont à l'écoute du monde. Il n'est qu'à regarder comment l'artiste anime ses mats pour s'en rendre compte. Une succession d'entailles, d'ouïes, d'oreilles enveloppent, modulent la surface. Elles servent à faire respirer, à écouter les murmures du monde, à rendre ces sculptures vivantes. Là, on est très loin des colonnes sans fin d'un Constantin Brancusi qui pour obtenir de la hauteur ne faisait qu'empiler des modules de pierre.

Autre temps ! Les totems de François Lelièvre agissent comme le faisaient les pompes à vis des terrasses babyloniennes pour amener l'eau dans les jardins suspendus. On appelle ses machines des *Alamitous*. Ce nom est en fait celui que les Babyloniens donnaient au palmier dattier. Cette invention est née d'une interprétation de la structure en spirale du tronc de cet arbre, et cela quelques millénaires avant l'invention de la vis d'Archimède.

J'aime à croire que les colonnes de l'artiste fonctionnent comme les Alamitous, qu'elles puisent leur énergie du sol pour nous la restituer. Les œuvres sur papier de l'artiste nous renvoient au même phénomène que pour ses sculptures. Ces œuvres sont *la face plate* de la sculpture. Elles sont pour moi des sortes de coupes, de traits de scie dans la matière vivante du végétal. Elles m'apparaissent comme la radiographie de ce monde ligneux stoppé dans son expansion. Le dessin est travaillé à partir d'un noyau qui se développe par vagues concentriques comme le ferait l'arbre. Seul le format du papier bloque la progression du dessin dans l'espace. Dans cet arrêt se crée la fossilisation de l'œuvre. L'artiste anticipe le temps en prévoyant une pose dans la germination de l'œuvre qui s'assimile au végétal. Le trait du crayon ou du pinceau chargé d'encre coupe le temps de la photosynthèse.

Commencé en noir et blanc il y a quelques années, ce travail sur papier se développe aujourd'hui en un jeu de fonds polychromes. On imagine très logiquement le passage du sculpteur au dessinateur, du dessinateur au peintre. Car pour un artiste le défi est de taille (sans jeu de mot), c'est même l'un des plus compliqués de l'histoire de l'Art !

Mettre de la couleur sur un volume, sans forfanterie, sans bidonnage. Peu d'artistes ont réussi à résoudre cette équation. François est en train de s'y atteler. Voilà pourquoi, aujourd'hui, je suis ravi et très honoré de présenter et parrainer son exposition au 2 bis, cet atelier au bord de l'Yonne.

Avril 2018

Jean Gaudaire-Thor